

CORRESPONDANCE

ENTRE

397794

SCHILLER ET GOETHE

EXTRAITS

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR B. LÉVY

Ancien inspecteur général des langues vivantes.



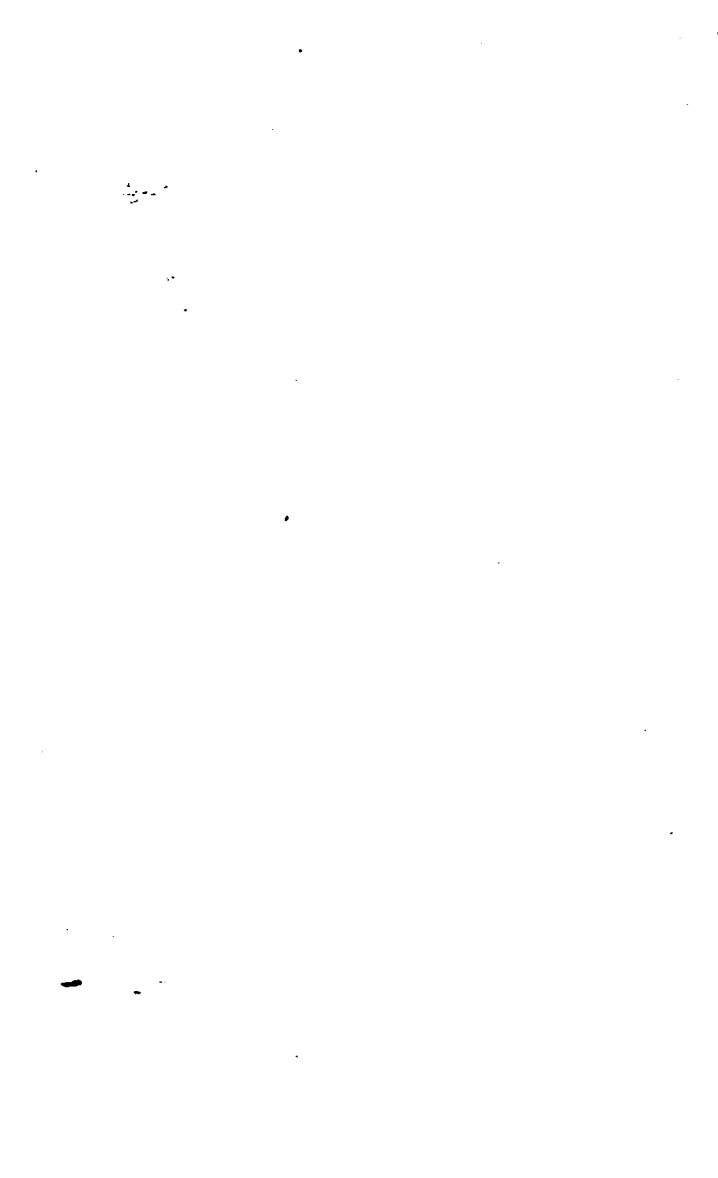
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

- 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886





CORRESPONDANCE

ENTRE

SCHILLER ET GOETHE

A LA MÊME LIBRAIRIE :

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE ENTRE SCHILLER ET GÛTHE,
publiés avec une introduction et des notes par M. B. Lévy ;
texte allemand. 1 vol. petit in-16, cart. 3 fr.

CORRESPONDANCE

ENTRE

397794

SCHILLER ET GOETHE

EXTRAITS

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR B. LÉVY

Ancien inspecteur général des langues vivantes.



LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

Tous droits réservés.



AVANT-PROPOS

Parmi les lettres dont nous publions la traduction en français, les unes sont traduites pour la première fois, les autres ont été traduites déjà par M^{me} de Carlowitz et publiées avec un beau commentaire par M. Saint-René Taillandier, de l'Académie française.

Dans notre traduction nous avons cherché à reproduire, avec toute la fidélité possible, et les pensées des deux illustres correspondants, et la forme sous laquelle ces pensées apparaissent dans leur correspondance. Quand il s'agit de poètes et de penseurs tels que Goethe et Schiller, les moindres nuances méritent notre attention, et le traducteur doit s'efforcer d'offrir à ses lec-

tuelle ; au monde savant, comme une libre recherche de la vérité, comme un fécond échange d'idées. En s'efforçant d'enrichir la science par la valeur intrinsèque des articles, on espère, en même temps, étendre le cercle des lecteurs par la beauté de la forme.

Au milieu de tant d'écrits périodiques semblables, il sera peut-être difficile de se faire écouter, et après tant d'essais malheureux dans ce genre, il sera plus difficile encore d'inspirer quelque confiance. Les espérances des éditeurs de la présente revue mensuelle sont-elles fondées ? On en jugera d'après les moyens employés par eux pour arriver à leur but.

La valeur intrinsèque d'une entreprise littéraire peut seule lui assurer la faveur durable du public ; d'autre part, cette faveur seule peut donner à l'auteur d'une telle œuvre le courage et la force de faire les sacrifices nécessaires pour lui assurer cette valeur. La grande difficulté est donc celle-ci : le succès devrait en quelque sorte être réalisé déjà, pour rendre possible la dépense qui seule peut le réaliser. Pour sortir de ce cercle il n'y a qu'une issue ; c'est qu'un homme entreprenant risque sur ce succès problématique ce qui serait à peu près nécessaire pour le rendre certain.

La clientèle ne manque pas à ce genre d'écrits ; mais cette clientèle se partage entre trop de journaux isolés. En additionnant les acheteurs de tous les journaux de cette catégorie, on arriverait à un total qui suffirait à faire vivre l'entreprise même la plus dispendieuse. Or ce total appartiendra à la revue qui, réunissant en elle tous les avantages par lesquels subsistent les journaux isolés, ne dé-

passera pas néanmoins le prix de ceux-ci d'une manière bien sensible.

Tout écrivain de mérite a son cercle dans le monde des lecteurs, et l'auteur même le plus lu n'y a que son cercle. La culture intellectuelle, en Allemagne, n'est pas encore arrivée au point qu'on trouve entre les mains de tout le monde ce qui plaît aux hommes d'élite. Si maintenant les principaux écrivains de notre nation viennent à former une association littéraire, ils réuniront par cela même le public jusque-là disséminé; et l'œuvre à laquelle tous prendront part aura pour clientèle le monde entier des lecteurs. Par ce moyen on sera en état d'offrir à chacun des collaborateurs tous les avantages que le cercle de lecteurs et d'acheteurs même le plus étendu peut procurer à un auteur isolé.

Un éditeur, à la hauteur de cette entreprise sous tous les rapports, s'est trouvé dans la personne du libraire Cotta de Tubingen; il est prêt à mettre la main à l'œuvre, dès qu'on aura réuni le nombre voulu de collaborateurs. Tout auteur, qui recevra ce prospectus, est invité à faire partie de notre société; et l'on espère avoir fait en sorte qu'il ne paraisse pas devant le public dans une compagnie indigne de lui. Mais toute l'entreprise n'étant possible qu'à la condition de réunir un nombre suffisant de collaborateurs, on ne peut permettre à aucun des auteurs conviés de différer son consentement jusqu'après l'apparition de la revue; car il faut que l'on sache d'avance sur qui compter, pour pouvoir seulement songer à l'exécution. Dès que le nombre voulu aura été atteint, tous les collaborateurs de la revue en seront immédiatement avisés.

à en rendre compte à chacun d'eux, dès qu'il en sera requis.

A peine est-il nécessaire de rappeler que le présent avis ne doit pas être rendu public.

FR. SCHILLER,

Conseiller aulique et professeur à Iéna.

Iéna, le 13 juin 1794.

2.

Honoré Monsieur,

La publication que vous préparez et la collaboration à laquelle vous m'invitez m'ouvrent une perspective doublement agréable. C'est avec plaisir et de tout cœur que je m'associerai à vous.

Si parmi mes travaux non imprimés, il y avait quelque chose qui convint à un tel recueil, je me ferais un plaisir de le communiquer. Ce qui est sûr c'est que bien des choses stagnantes chez moi reprendront leur cours, grâce au lien qui va m'unir à des hommes aussi vaillants que le sont les auteurs de la Revue.

Déjà sera-ce une conversation très-intéressante, que d'établir les principes d'après lesquels on devra examiner les articles à insérer, et de surveiller le fond et la forme, afin de donner à cet écrit périodique sa supériorité sur les autres, et de lui assurer, grâce à ces avantages, une durée au moins de quelques années.

J'espère pouvoir bientôt m'en entretenir de vive

en vous : comme un tout ; et malheureusement nous ne possédons que ce que nous décomposons. Les esprits de votre trempe savent donc rarement jusqu'à quelle profondeur ils ont pénétré, et combien peu ils ont sujet de faire des emprunts à la philosophie qui ne peut qu'aller à leur école. Celle-ci ne fait qu'analyser ce qu'on lui donne ; mais donner n'est pas le propre de l'analyse ; c'est le propre du génie qui compose d'après des lois objectives, sous l'influence mystérieuse, mais infaillible, de la raison pure.

Depuis longtemps déjà, quoique d'assez loin, j'ai suivi la marche de votre esprit, et observé, avec une admiration toujours nouvelle, la route que vous vous êtes tracée. Vous cherchez l'absolu de la nature, mais vous le cherchez par la voie la plus difficile, dans laquelle toute puissance moins forte se gardera bien de s'engager. Vous embrassez la nature tout entière pour répandre la lumière sur chaque partie isolée, et c'est dans l'ensemble de ses diverses manifestations que vous recherchez la raison de l'individu. De l'organisme le plus simple vous montez pas à pas au plus compliqué, pour construire enfin, nouvelle genèse, le plus compliqué de tous, l'homme, avec les matériaux de l'édifice tout entier de la nature. En cherchant à le créer d'après la nature, vous pénétrez dans sa technique cachée. Idée grande et vraiment héroïque, qui montre assez combien votre génie retient en un beau faisceau toutes les richesses de ses conceptions. Vous n'avez jamais pu espérer que votre vie suffirait à un pareil but ; mais oser entreprendre une telle route est plus méritoire que de parcourir en entier toute autre ; vous avez

en intuitions, et vos pensées en sentiments ; eux seuls rendent le génie productif.

C'est à peu près de cette manière que je juge la marche de votre esprit, et vous-même mieux que personne vous devez savoir si j'ai raison. Mais ce que vous ne savez pas sans doute (le génie restant toujours pour lui-même le plus grand mystère), c'est le bel accord qui existe entre votre instinct philosophique et les plus purs résultats des spéculations de la raison. Au premier abord il semble qu'il ne peut y avoir de contrastes plus grands que l'esprit spéculatif, qui procède de l'unité, et l'esprit d'intuition qui procède de la diversité. Mais si le premier cherche avec un sens chaste et infatigable les faits de l'expérience, et si le dernier cherche la loi avec toute l'ardeur et toute l'indépendance de ses facultés pensantes, il faudra que les deux se rencontrent à mi-chemin. Il est vrai que l'esprit intuitif s'occupe des individus et le spéculatif des espèces. Mais si l'esprit intuitif est doué de génie, et s'il cherche dans l'empirisme le caractère de l'absolu, il ne cessera pas, sans doute, d'enfanter des individus, mais des individus ayant les caractères de l'espèce ; et si l'esprit spéculatif est doué de génie, s'il ne perd pas de vue les faits de l'expérience, tout en s'élevant au-dessus d'eux, il ne cessera pas, à la vérité, d'enfanter des espèces, mais des espèces ayant la faculté de vivre, et des rapports solides avec des objets réels.

Cependant je m'aperçois qu'au lieu d'une lettre je suis en train d'écrire une dissertation ; pardonnez au vif intérêt dont ce sujet me remplit ; et si vous ne reconnaissez pas votre image dans ce miroir,

je vous prie néanmoins de ne pas en détourner vos regards.

L'opuscule de Moritz que M. de Humboldt demande la permission de garder encore quelques jours, a été lu par moi avec beaucoup d'intérêt, et m'a fourni quelques enseignements importants. C'est un vrai plaisir que de se rendre clairement compte d'un procédé instinctif si propre à induire en erreur, et de justifier ainsi ses sentiments par des lois. En poursuivant les idées du traité de Moritz, on voit peu à peu un bel ordre s'introduire dans l'anarchie de la langue, et si, à cette occasion, on découvre les défauts et les limites de notre idiome, on apprend aussi à en connaître la force, et on finit par savoir comment et à quoi on peut l'employer.

Le factum de Diderot est très-amusant, surtout la première partie, et, étant donné le sujet, il est manié avec une décence tout à fait édifiante. Je vous demande aussi la permission de garder cet ouvrage encore quelques jours.

Le moment est venu, selon moi, de mettre en train le nouveau journal. Peut-être vous sera-t-il agréable de commencer la première livraison : en ce cas je prendrai la liberté de vous demander si vous ne voulez pas y publier peu à peu votre roman. Mais que, dans un avenir plus ou moins rapproché, vous le destiniez ou non à notre revue, vous m'accorderiez une grande faveur en me le communiquant. Mes amis ainsi que ma femme se rappellent à votre bienveillant souvenir, et je demeure avec la plus parfaite estime,

Votre très-obéissant serviteur.

F. SCHILLER.

connaissances acquises, vous trouverez peut-être que ma méthode m'a réussi dans maintes occurrences. Le cercle de mes pensées étant petit, je le parcours vite et souvent, et par cela même je puis mieux utiliser mon petit capital, et produire par la forme une variété qui manque au fond. Vous tâchez de simplifier le vaste monde de vos idées, moi je cherche un peu de variété pour mon petit domaine. Vous avez un empire d'idées à gouverner, moi une famille un peu nombreuse, dont je voudrais de tout cœur faire un petit monde.

Votre esprit opère à un très-haut degré par intuition ; toutes vos forces pensantes semblent en quelque sorte se concentrer dans l'imagination, qui les représente toutes. Au fond, l'homme arrive à sa plus haute expression, dès qu'il réussit à généraliser ses perceptions et à donner force de loi à ses sentiments. Voilà où vous aspirez, et à quelle hauteur n'êtes-vous pas déjà parvenu dans cette voie ! Mon esprit, à vrai dire, opère plutôt d'une manière symbolique ; je flotte, véritable Hermaphrodite, entre l'idée et la sensation, entre la règle et le sentiment, entre l'esprit technique et le génie. Voilà ce qui m'a donné, surtout dans mon jeune âge, l'air assez gauche, aussi bien dans le champ de la spéculation que de la poésie ; car d'ordinaire le poète me surprenait quand il s'agissait de philosophie, et l'esprit philosophique quand je voulais faire des vers. Aujourd'hui encore il arrive assez souvent que l'imagination trouble mes idées abstraites, et la froide raison mes inventions poétiques. Si je parviens à me rendre maître de ces deux forces et à tracer en toute liberté ses limites à chacune d'elles, je

Dans la livraison ci-jointe de la *Thalie*, vous trouverez sur la déclamation quelques idées de Koerner, qui ne vous déplairont pas. Tout notre monde se rappelle à votre amical souvenir, et je suis avec le respect le plus cordial tout le vôtre.

SCHILLER.

6.

J'ai lu avec beaucoup de plaisir les manuscrits que vous m'avez envoyés, ainsi que le fragment de l'essai sur le Sublime; j'y ai puisé de nouveau la conviction que ce ne sont pas seulement les mêmes objets qui nous inspirent de l'intérêt, mais encore que notre manière de les envisager est identique le plus souvent. Sur tous les points capitaux je vois que nous sommes d'accord; quant aux écarts entre les points de vue, les combinaisons et l'expression, ils témoignent de la richesse de l'objet et de la variété correspondante des sujets. Je vous prierai maintenant de me communiquer peu à peu tout ce que vous avez écrit et fait imprimer sur cette matière, afin de combler sans perte de temps les lacunes du passé.

De plus j'aurais une proposition à vous faire : la semaine prochaine la Cour va à Eisenach, et pendant quinze jours je serai seul et libre comme je ne prévois pas que je le serai de sitôt. Ne voudriez-vous pas me venir voir pendant ce temps ? habiter et rester chez moi ? vous pourriez vous occuper à l'aise de toute espèce de travail. Nous nous entre-tiendrions ensemble aux heures propices, nous verrions des amis pensant comme nous, et nous ne nous

séparerions pas sans quelque profit. — Vous pourriez vivre tout à fait à votre guise et vous installer, autant que possible, comme chez vous. Je serais ainsi à même de vous montrer les objets les plus importants de mes collections, et bien des fils se noueraient entre nous. A partir du quatorze vous me trouverez prêt à vous recevoir.

Je remets à ce moment bien des choses que j'ai à dire; en attendant portez-vous bien.

Avez-vous peut-être vu *Charis* de Ramdohr? J'ai cherché à attaquer cet ouvrage avec tous les organes naturels et artificiels de mon être; mais je n'y ai point encore trouvé une seule page dont je pusse m'assimiler le contenu.

Adieu! Des compliments pour les vôtres.

Weimar, le 4 septembre 1794.

GOETHE.

7.

C'est avec plaisir que j'accepto votre aimable invitation; mais en vous priant sérieusement de vouloir bien ne compter sur moi dans aucun détail de vos arrangements intérieurs; mes crampes m'obligent malheureusement de consacrer toute la matinée au sommeil, parce qu'elles ne me laissent point de repos pendant la nuit; dans le courant même de la journée, je ne me porte jamais assez bien pour pouvoir compter avec certitude sur une heure fixe. Vous me permettrez donc de me regarder dans votre maison tout à fait comme un étranger auquel on ne fait pas attention; en m'iso-

lant ainsi j'échappe à l'embarras de faire dépendre autrui de mon état maladif. L'ordre, qui fait du bien à tout le monde, est mon ennemi le plus dangereux ; car il suffit que je me propose de faire une chose déterminée en un temps déterminé pour que je sois assuré que cela ne sera pas possible. Excusez ces préliminaires, mais il me fallait nécessairement débiter par là, pour rendre tant soit peu possible mon existence chez vous. Je ne demande que la triste liberté d'oser être malade dans votre maison.

J'avais précisément la pensée de vous prier de venir passer quelques jours chez moi, lorsque je reçus votre invitation. Ma femme est allée avec notre enfant à Rudolstadt, où elle doit rester trois semaines, pour échapper à la petite-vérole que M. de Humboldt a fait inoculer à ses jeunes enfants. Je suis entièrement seul, et je pourrais vous offrir un logement commode. Excepté Humboldt, je ne vois presque personne, et depuis bien longtemps aucune métaphysique n'a franchi mon seuil.

La *Charis* de Ramdohr m'a joué un tour singulier. En la parcourant une première fois, le style absurde et l'affreuse philosophie du livre me donnèrent le frisson, et sans perdre une minute je le renvoyai au libraire ; plus tard je trouvai cités dans un journal savant quelques passages de l'ouvrage touchant l'école néerlandaise, et l'auteur m'inspira un peu plus de confiance. Je me remis à lire sa *Charis*, qui ne m'a pas été entièrement inutile. Toutes ses remarques générales sur le sentiment, sur le goût et la beauté, sont bien loin certainement d'être satisfaisantes pour ne pas dire quelque chose de pis ; c'est une vraie philosophie de baron de l'empire. Mais la partie em-

pirique de son livre, celle où il parle de la caractéristique des différents arts en assignant à chacun son domaine et ses limites, m'a paru très-utile. On voit qu'il est là dans sa sphère, et qu'ayant longtemps vécu au milieu de chefs-d'œuvre, il a su acquérir une sûreté de goût qui n'est certes pas ordinaire. Dans cette partie de son ouvrage, c'est l'homme instruit qui parle, et sa voix, si elle n'est pas décisive, doit du moins entrer en ligne de compte. Mais il se peut bien que la valeur qu'il devait nécessairement avoir ici pour moi, soit tout à fait nulle pour vous; les faits acquis sur lesquels il s'appuie vous sont connus, et par conséquent vous n'avez pu trouver chez lui rien, absolument rien de nouveau; ce que vous cherchiez est précisément ce qu'il a mal fait, et ce qu'il a bien fait, vous n'en avez aucun besoin. Je serais étonné que les disciples de Kant le laissassent se retirer en paix, et que les adversaires de cette philosophie ne cherchassent pas en lui un auxiliaire pour leur parti.

Puisque vous vous êtes donné la peine de lire le fragment de mon traité sur le Sublime, je vous envoie ci-joint le début, où vous trouverez peut-être quelques idées, qui peuvent aider un peu à préciser l'expression esthétique de la passion.

Quelques-uns des traités que j'écrivis autrefois sur des sujets d'esthétique ne me satisfont pas assez pour vous les soumettre; je vous en apporterai quelques autres un peu postérieurs, et qui ne sont pas encore imprimés. Peut-être lirez-vous avec quelque intérêt une critique des poésies de Matthison que j'ai fait insérer dans la *Gazette de Littérature universelle* qui paraîtra cette semaine.

semble, me pardonner ma foi kantienne. Je n'attends pas non plus de la part des adversaires de la nouvelle philosophie la tolérance qu'on accorderait d'ailleurs à tout autre système, dont on ne se serait pas encore mieux rendu compte; car la philosophie de Kant n'est pas elle-même tolérante dans ses points capitaux; elle a un caractère trop rigoureux pour rendre possible aucun accommodement avec elle. Mais, à mes yeux, ce rigorisme tourne à son honneur, et nous prouve combien peu elle supporte l'arbitraire. Aussi n'est-ce point par un hochement de tête qu'on se débarrasse d'une pareille philosophie. C'est dans le domaine de l'investigation, domaine clair, ouvert, d'un accès facile, qu'elle édifie son système; jamais elle ne cherche l'ombre ni ne laisse de place au sentiment individuel; mais ainsi qu'elle traite ses voisins, ainsi elle veut être traitée à son tour, et il faut lui pardonner de n'estimer rien hormis les preuves. Je ne suis point du tout effrayé de penser que la loi du changement, devant laquelle ne trouve grâce aucune œuvre humaine, ni divine, détruit aussi la force de cette philosophie comme toute autre; mais ses fondements n'auront pas à redouter un pareil destin, car depuis que le genre humain existe, et depuis qu'il y a une raison, on l'a toujours reconnue tacitement, et on a, en somme, agi d'après elle.

Il pourrait bien n'en être pas ainsi de la philosophie de notre ami Fichte. Déjà, dans sa propre église, surgissent de puissants adversaires qui bientôt diront hautement que tout le système aboutit à un spinosisme subjectif. Fichte a engagé un de ses anciens amis d'Université, un certain Weiss-

déroule devant moi, tandis que je tourne moi-même autour de l'action épique, qui paraît, pour ainsi dire, immobile. A mon sens, cette différence est importante. Si l'action se déroule devant moi, je suis étroitement enchaîné au présent, mon imagination perd toute liberté, il naît en moi une inquiétude incessante, je ne puis me détacher de l'objet que j'ai sous les yeux : tout regard en arrière m'est interdit, toute réflexion m'est défendue, parce que j'obéis à une puissance étrangère. Mais si je tourne moi-même autour de l'événement, qui ne saurait m'échapper, je peux marcher d'un pas inégal, je peux m'arrêter plus ou moins longtemps selon mes besoins subjectifs, je peux revenir sur le passé ou considérer l'avenir, etc. Tout cela s'accorde très-bien avec l'idée du *passé*, qu'on peut se figurer stationnaire, et avec l'idée de la *narration*, car le narrateur connaît la fin, au commencement et au milieu du récit. Par conséquent, tous les moments de l'action ont pour lui la même valeur; et c'est pourquoi il conserve toujours son calme et sa liberté.

Il me paraît évident que le poète épique doit représenter son aventure comme tout à fait passée, et le poète tragique la sienne comme tout à fait présente.

J'ajouterai encore qu'il en résulte un charmant contraste entre la poésie comme genre et la poésie comme espèce; contraste toujours très-ingénieux dans la nature comme dans l'art. La poésie, en tant que poésie, rend tout présent et réel : aussi oblige-t-elle le poète épique à rendre présent le passé, mais en lui défendant d'en effacer le caractère. La poésie, en tant que poésie, rend le présent

passé, éloigne les objets rapprochés, grâce à l'abstraction. Elle oblige ainsi le poète dramatique d'écarter la réalité individuelle qui voudrait s'imposer à nous, et d'assurer à notre âme une liberté poétique en face du sujet. La tragédie, dans sa plus haute expression, tendra donc toujours à s'élever à la nature de l'épopée ce n'est que par là qu'elle devient de la poésie. De même l'épopée tendra à descendre vers le drame ; ce n'est qu'ainsi qu'elle remplira les conditions du genre épique : car c'est précisément par les qualités qui les rendent poétiques que les deux genres se rapprochent. Le signe particulier qui les distingue et les oppose l'un à l'autre fait qu'un des deux éléments du caractère de chaque genre est toujours compromis : dans l'épopée la *matérialité*, dans la tragédie la *liberté*. Il est donc naturel que le contrepoids qui remédie à ce défaut soit considéré comme une qualité qui forme le caractère distinctif du genre opposé. Chacune rendra donc à l'autre le service de protéger le *genre* contre l'*espèce*. Empêcher cette tendance réciproque de dégénérer en confusion des genres et des limites, c'est le véritable objet de l'art, dont le but suprême doit toujours être d'unir le caractère à la beauté, la pureté à l'abondance, l'unité à la généralité, etc.

Votre *Hermann* penche réellement un peu vers la tragédie, si on le met en face de l'idée pure et rigoureuse de l'épopée. Le cœur y est plus vivement et plus sérieusement occupé ; on y trouve plus d'intérêt pathologique que d'indifférence poétique. De plus, le théâtre resserré, le petit nombre de personnages, la rapidité de l'action, sont du

domaine de la tragédie. Votre *Iphigénie*, au contraire, empiète visiblement sur le terrain épique, dès qu'on lui oppose l'idée rigoureuse de la tragédie. Quant à *Torquato Tasso*, je ne veux pas même le mettre en question. Pour une tragédie, la marche d'*Iphigénie* est trop calme, l'action trop stationnaire, sans même parler de la catastrophe, qui est en contradiction avec la tragédie. L'impression que cette pièce a faite sur moi-même ou sur les autres a toujours été foncièrement poétique, mais nullement tragique; il en sera de même chaque fois qu'une tragédie aura été manquée en empiétant sur l'épopée. Dans votre *Iphigénie* cette tendance à se rapprocher du poème épique est un défaut, selon moi; mais, dans votre *Hermann*, les tendances tragiques sont irréprochables; du moins en ce qui concerne l'effet du poème, elles sont au-dessus de toute critique. Cela vient-il par hasard de ce que la tragédie est faite pour un usage déterminé, tandis que l'épopée est destinée à un usage général et illimité?

En voilà assez pour aujourd'hui. Je suis toujours incapable d'un travail suivi; votre lettre et votre article ont pu seuls me faire travailler. Adieu.

SCHILLER.

120.

Tout en regrettant d'apprendre que vous n'êtes pas encore rendu à la vie active, je vois avec plaisir que ma lettre et ma dissertation vous ont un peu occupé. Merci pour la vôtre, qui jette une lumière

Je m'arrête. Meyer travaille avec ardeur à son traité sur les sujets qui conviennent aux arts plastiques ; il y agite toutes les questions qui nous intéressent, nous aussi ; et l'on voit par là quelle étroite parenté il y a entre l'artiste et le poète dramatique. Puissiez-vous bientôt vous rétablir ! puissé-je être libre d'accourir vers vous !

Le 27 décembre 1797.

GOETHE.

121.

Iéna, le 29 décembre 1797.

Je vous envoie ci-joint une longue lettre de notre ami Humboldt. Au milieu de ce Paris nouvellement transformé, il reste fidèle à ses vieilles habitudes allemandes ; il ne semble avoir changé que son entourage extérieur. Il en est d'une certaine manière de philosopher et de sentir comme d'une certaine religion : elle coupe toute communication avec le dehors, mais elle augmente l'intensité de la vie intérieure.

Le travail auquel vous vous livrez pour séparer, pour épurer les deux genres, est, j'en conviens, d'une importance majeure ; mais vous serez convaincu avec moi que, pour exclure d'une œuvre d'art tout ce qui est étranger au genre dont elle fait partie, il faut nécessairement y introduire tout ce qui appartient à ce genre. Et voilà précisément ce que nous ne pouvons faire. Puisqu'après tout nous ne saurions réunir les conditions auxquelles

Société chalcographique. Elle aussi commence à bousiller d'une manière incroyable, et la vanité des entrepreneurs n'a d'égale que leur nullité. D'abord le choix du modèle qu'ils veulent graver est malheureux; la manière dont il doit être rendu est fausse. Sans doute ils ignorent tout cela; mais, quand ils ne peuvent se dissimuler leur ignorance, ils se tirent d'affaire en vantant leur économie, car les méchants modèles ne coûtent rien.

C'est ainsi que j'ai reçu dernièrement la visite d'un poète dilettante, qui m'aurait fait sortir de mes gonds si je n'avais été d'humeur à l'observer comme on observe un phénomène, et à me faire enfin de cette engeance une idée très-nette.

En voilà assez pour aujourd'hui. Il ne nous reste qu'à marcher résolument dans la voie où nous nous sommes engagés; demeurons toujours fidèles à nos principes. J'utilise mon temps aussi bien que je peux: du moins je fais toujours avancer quelques pions sur l'échiquier. Faites de même jusqu'à ce que nous ayons la joie de nous revoir. Mes compliments à votre chère femme; remerciez-la de l'intérêt qu'elle prend à mon dernier travail. Et maintenant je vais au-devant de ce que me réserve la fin de la journée.

Weimar, le 22 juin 1799.

GOËTHE.

qu'on démolisse, c'est au moins quelque chose. Le seul rapport avec le public dont on n'ait pas à se repentir, c'est la guerre ; je suis donc d'avis d'attaquer le dilettantisme et d'employer contre lui toutes les armes possibles. Une forme esthétique, comme celle du *Collectionneur*, vaudrait sans doute à votre travail un excellent accueil auprès d'un public de gens d'esprit ; mais il faut dire aux Allemands la vérité aussi crûment que possible. Je crois donc qu'il faut laisser le pas au sérieux, même dans la forme extérieure. Peut-être retrouverait-on dans les satires de Swift des modèles à imiter ; sinon, il faudrait marcher sur les traces de Herder, et évoquer l'ombre de Pantagruel.

Dimanche prochain je conduirai probablement moi-même mes hôtes à leur première station, à Weimar. J'y passerai sans doute les deux jours suivants, et, malgré le tumulte, j'espère vous y voir pendant quelques heures. Moi aussi je me réjouis de tout mon cœur de me retrouver avec vous à Iéna.

Ma femme vous envoie ses meilleures amitiés. Adieu, à bientôt.

SCHILLER.

195.

Iéna, le 12 juillet 1799.

Les avantages que vous m'accordez avec tant de bonne grâce vont introduire l'abondance dans mon petit ménage ; ils y seront accueillis comme la pluie qui est venue avant-hier ramener la vie et la

joie dans notre vallée. Je suis heureux d'avoir trouvé le conseiller des finances si accommodant, cela me prouve qu'il n'a pas été mécontent de mes drames. Je sais aussi que la duchesse régnante me destine un beau cadeau d'argenterie. Les travaux des poètes devraient toujours être récompensés et non payés; il y a une certaine parenté entre les heureuses inspirations et les dons de la fortune : tous deux tombent du ciel.

J'ai relu attentivement les essais sur les académies et les écoles de dessin; cette lecture m'a fait tant de plaisir que je n'ai pu m'en détacher qu'à la dernière page. Outre qu'ils sont très-sensés et très-concluants au point de vue pratique, ils sont écrits dans un style charmant; à moins qu'il ne faille supposer un public insensible à tout, ils suffiraient certainement à assurer le succès des *Propylées*. Pour le moment, occupons-nous avant tout de donner à cette revue toute la publicité et tout le retentissement possible, et, pour arriver à ce résultat, il ne serait peut-être pas mauvais d'en distribuer gratis quelques douzaines d'exemplaires à qui de droit. Quand vous viendrez à Léna, nous rédigerons aussi une demi-douzaine d'annonces pour les journaux; Cotta saura bien les faire insérer.

Mon travail n'avance pas très-vite, mais enfin il avance, et depuis quelque temps sans arrêt. L'exposition du procès et des formes de la procédure, dont je ne puis me passer, menaçait d'être trop sèche; de plus, je ne suis pas au courant de ces choses-là; j'espère cependant avoir évité l'écueil, mais au prix d'un temps considérable; car éluder

la difficulté n'était pas possible. L'*histoire d'Angleterre* de Rapin Thoyras, que je lis depuis quelque temps, a pour moi l'avantage de montrer sans cesse à mon imagination le tableau vivant du lieu de la scène et des mœurs anglaises.

Puissiez-vous venir bientôt ! Mon jardin lui-même, avec ses rosiers et ses lis en fleurs, vous charmerait.

Adieu. Mes amités à Meyer. Ma femme vous fait dire mille choses aimables.

SCHILLER.

196.

Iéna, le 19 juillet 1799.

Il y a quelques heures la *Lucinde* de Schlegel m'a tellement fait tourner la tête que j'en suis encore étourdi. Il faut que, par curiosité, vous fassiez connaissance avec ce produit. Il caractérise l'homme, comme toute description d'ailleurs, mieux que tout ce qu'il a publié jusqu'à ce jour ; seulement le portrait ici tourne à la caricature. On y constate cette éternelle absence de contours arrêtés et ces éternels fragments, avec un bizarre mélange d'idées *nébuleuses* et de faits *caractéristiques*, que vous n'auriez jamais cru possible. Sentant bien que la poésie lui est rebelle, il s'est composé un idéal de lui-même dont l'*amour* et le *bel esprit* forment les éléments. Il s'imagine réunir des trésors infinis d'amour et un esprit diabolique, et, après s'être donné ces beaux attributs, il se permet

237.

Je vous félicite bien sincèrement de la résolution que vous avez prise ; vous faites très-bien de vous diriger vers le nord, pendant que je parcours le nord-ouest de l'Allemagne. Nous aurons un jour bien des choses à nous communiquer et nous pourrions comparer les résultats de nos observations.

Comme la cure m'a rendu toute espèce de travail impossible, j'ai eu ici peu de moments heureux ; je ne dois pas oublier toutefois mainte bonne et intéressante conversation. Le pasteur Schütz, de Buckeburg, frère de M^{me} Griesbach, est un homme très-instruit et très-agréable ; il forme surtout un contraste frappant avec ses frères et sœurs ; c'est une comparaison bien curieuse à faire *in petto*. Je vous parlerai de vive voix de mes autres rencontres.

Faut-il vous entretenir d'un phénomène bizarre qui semble se produire en moi ? Il me prend comme une envie de faire de la théorie pour moi de plus en plus, de moins en moins pour les autres. Les hommes tournent autour des énigmes de la vie ; les uns en rient, les autres en ont peur ; mais bien peu se mettent en peine d'en chercher la clef. Ils ont parfaitement raison ; aussi ne faut-il pas les déranger.

Quel que doive être l'effet physique et moral de mon voyage et de ma cure, je sens que j'ai tout lieu de me borner, de rétrécir mon cercle d'action et de n'entreprendre que l'indispensable. Je serai

je compte retourner à Gœttingue dès qu'il sera installé. La collection de crânes que j'ai vue chez Blumenbach a ressuscité des idées d'autrefois ; une étude sérieuse me permottra, j'espère, d'arriver à quelques résultats. Le professeur Hoffman me fera faire plus ample connaissance avec les cryptogames ; il comblera ainsi une grande lacune dans mes connaissances botaniques. Tous les ouvrages que j'aurai à consulter pour ma *Théorie des couleurs*, et qu'il me faudra chercher dans la bibliothèque sont déjà notés ; je les trouverai d'autant plus facilement. Je ne vous cache pas que j'aimerais bien passer trois mois à Gœttingue ; on y trouve des trésors réunis dans un petit espace.

Le duc vient d'arriver à Pymont. Comme tous les baigneurs nouveau-venus, il est plein d'illusions, et s'amuse ; mais moi, qui vais partir, je trouve que j'ai peu profité de mon séjour ici ; à mesure que j'approche du terme, le temps semble chaque jour plus long. Aussi je soupire après l'heure de la délivrance ; dans trois jours je dirai probablement adieu à Pymont. Je vous écrirai encore une fois de Gœttingue, si j'ai quelque chose d'intéressant à vous dire.

Pymont, le 12 juillet 1801.

GOETHE.

1802

238.

Weimar, le 1^{er} janvier 1802.

Commençons l'année nouvelle sous les auspices de notre vieille et solide affection et avec les meilleures espérances.

J'ai bien regretté de n'avoir pu passer avec vous la soirée d'hier ; si mon récent accès de fièvre et de choléra n'a pas été long, en revanche il a été très-violent, et la faiblesse qui en a été la suite a réveillé mon ancien mal, ces crampes si douloureuses.

Pourtant je vais bien mieux aujourd'hui, et j'espère pouvoir assister à la représentation de demain. Ayez la bonté de m'envoyer Euripide, si vous n'en avez pas besoin en ce moment ; je voudrais au moins le volume renfermant la tragédie d'Ion. Comme tout autre travail m'est impossible aujourd'hui, je trouverai dans cette lecture une occupation agréable ; elle me permettra de mieux suivre la pièce qu'on jouera demain soir.

SCHILLER.

239.

Vous nous avez bien manqué hier ; nous avons d'autant plus regretté votre absence qu'elle nous a fait supposer que vous étiez souffrant.

Je souhaite que vous puissiez assister à la représentation de demain.

Voici le volume d'Euripide que vous demandez. Vous faites très-bien de lire l'original ; je ne l'ai pas encore ouvert cette fois. J'espère que la comparaison nous fournira matière à maintes réflexions.

Je serai heureux de vous apporter moi-même mes compliments de nouvelle année, et de fêter à loisir la continuation de nos excellents rapports.

Je joins à ma lettre les croquis des tableaux admis au concours. Ils ne sont pas mal réussis.

Weimar, le 1^{er} janvier 1802.

GOETHE,

246.

Je me retrouve toujours avec bonheur dans la chambre de Knebel, à Iéna ; car il n'y a pas sur cette terre un endroit auquel je doive autant de moments d'inspiration. Je me suis amusé à inscrire, sur un chambranle de fenêtre, toutes les œuvres un peu considérables que j'ai écrites dans cette chambre depuis le 21 novembre 1798. Si j'avais commencé ces inscriptions plus tôt elles comprendraient plus d'un ouvrage que nos relations m'ont inspiré.

J'ai dicté les premières pages d'une pasquinade sur le théâtre de Weimar, tout en gardant l'air le plus grave du monde, cela va sans dire. Comme l'article sérieux est déjà fait il est bon de faire un peu le fou et de se ménager toutes sortes d'issues.

Voici la copie du drame à la façon grecque. Je suis

vous les aurez réunis quatre ou cinq fois et que vous les aurez fait causer, il se trouvera certainement des points de contact entre eux.

Le professeur Rehberg a passé par Weimar il y a huit jours. Vous pourrez mieux m'édifier sur son compte que je n'ai pu le faire moi-même, car je n'avais jamais entendu parler de lui. Il a de l'estime et du goût pour tout ce qui est allemand, mais je ne sais pas s'il est organisé de manière à concevoir l'idéalisme. L'aimant boréal semble agir puissamment sur les Allemands qui vivent en Italie ; car, en plein Midi, ils s'inquiètent à l'excès de ce que nous faisons dans le Nord.

On dit à Weimar que les gens de Halle sont parvenus à faire interdire la *Gazette d'Iéna* en Prusse. J'ai peine à le croire ; écrivez-moi donc ce qu'il en est.

Thibaut, que j'ai vu récemment, augure aussi le plus grand bien de la *Gazette d'Iéna*. D'ordinaire il avait de grandes inquiétudes, et ne voulait point croire au succès de cette publication.

Vous ne me dites pas un mot de Voss ; saluez-le de ma part quand vous le verrez, et donnez-moi de ses nouvelles.

Mme de Staël est réellement à Francfort, et nous pouvons nous attendre à recevoir bientôt sa visite. Pour peu quelle comprenne l'allemand, nous en aurons raison, j'en suis sûr ; mais lui exposer notre religion en phrases françaises, et triompher de la volubilité française, c'est une tâche par trop rude. Elle nous donnerait plus de fil à retordre que Camille Jourdan à Schelling. Le Français se présentait armé des idées de Locke. — « Je méprise

Locke, » dit Schelling, et du coup il réduisit son adversaire au silence.

Adieu.

SCHILLER.

258.

M. le conseiller du gouvernement Voigt est venu me voir cet après-midi, et m'a empêché de vous écrire ; en revanche, je l'ai prié d'aller bientôt chez vous, et de vous annoncer que notre entreprise littéraire est en bonne voie. Si vous n'aviez pas, pour le moment, choisi le meilleur lot, je vous prierais de nous donner bientôt un témoignage matériel de votre approbation.

Ce travail est pour moi une école nouvelle et singulière. La chose a son bon côté, parce qu'avec l'âge l'activité créatrice diminue, et que, par suite, on peut donner plus d'attention aux affaires des autres.

En ce moment je suis occupé de mon programme ; il comprend deux parties, la critique des œuvres exposées, et la mise en lumière des restes de Polygnote. Grâce à Meyer, la première partie de la besogne est toute préparée ; il a parfaitement examiné et exprimé toutes les idées qui méritent d'être prises en considération ; cependant il faut que je refonde entièrement plusieurs passages, et c'est une lourde tâche.

Quant aux restes de Polygnote, j'ai fait mon possible ; mais, pour réunir et pour rédiger tout ce qu'il y a à dire là-dessus, j'aurai encore besoin de

quelques matinées. Quoi qu'il en soit, ce travail mène dans de fort belles régions; il faudra qu'à l'avenir il donne à notre publication une toute autre tournure. Puis viendra l'impression; si bien que je ne serai pas débarrassé de toute la besogne avant quinze jours. Cette fois-ci le programme comprendra environ quatre feuilles.

Je n'ai vu Voss qu'une fois; par suite de l'humidité j'ose à peine m'aventurer jusqu'à la rue du Ruisseau. Il est maintenant occupé à compiler Burkhardt Waldis, pour consigner dans son dictionnaire les mots et les locutions dont se sert cet auteur. Il faut que je recommence à m'habituer à son voisinage et à son cercle, et que j'apprenne à dompter mon impatience au contact de sa douceur. S'il m'était permis de songer à la poésie, je reprendrais avec lui nos lectures d'autrefois; car c'est là le vrai moyen de se trouver tout de suite au beau milieu de l'intérêt.

Knebel a loué un logement dans la maison de Hellfeld, près de la Porte-Neuve, dans le voisinage de votre ancienne demeure, et assez loin de Voss pour n'être pas incommodé du rigorisme de celui-ci. Par contre, il ne troublera pas l'eau de notre prosodiste, car celui-ci demeure en amont, et l'autre en aval du ruisseau.

Le conseil que vous me donnez de rapprocher Fernow et Hegel a déjà reçu un commencement d'exécution. Du reste, demain soir je donnerai un thé où se rencontreront les éléments les plus hétérogènes.

Le pauvre Vermehren est mort. Il est probable qu'il vivrait encore s'il avait continué à faire des

vers mediocres ; c'est son emploi dans les postes qui l'a tué. Je termine en vous envoyant mes salutations bien affectueuses.

Iéna, le 2 décembre 1803.

GOETHE.

259.

Il était à prévoir qu'on me rappellerait dès que Mme de Staël serait arrivée à Weimar. Je m'étais consulté pour ne pas être pris au dépourvu, et j'avais pris à l'avance la résolution de rester ici. Dans ce mauvais mois de décembre surtout, j'ai tout juste assez de forces physiques pour suffire à ma tâche ; j'ai peine à fournir le contingent que j'ai promis pour notre difficile et délicate entreprise. Il faut que je revoie l'ensemble du travail, quant au fond, et que je descende jusqu'aux détails typographiques ; de plus l'impression du programme, qui n'est pas mal épineuse à cause des tables de Polygnote, demande à être revue souvent. Combien de jours faudra-t-il donc dépenser encore jusqu'à ce que tout soit achevé, et que notre publication paraisse avec avantage, malgré l'opposition passionnée qu'elle rencontre ? Vous, cher ami, vous compatissez certainement à l'horreur de ma situation ; Meyer me soulage de son mieux, il est vrai ; mais personne ne peut se rendre compte de mes embarras, car le monde regarde comme facile tout ce qui n'est pas matériellement impossible. Aussi m'obligeriez-vous intiniment si vous consentiez à me remplacer ; je me fais l'effet du plongeur, personne

ne s'en douterait ; vous seul me comprenez. Faites donc pour le mieux, dans les limites du possible. Si Mme de Staël veut venir me voir, elle sera la bienvenue. Si je suis prévenu vingt-quatre heures à l'avance, elle trouvera une partie de l'appartement de Loder meublée et prête à la recevoir ; je lui promets aussi une bonne table bourgeoise. De cette façon nous nous verrons réellement, nous causerons ensemble, et elle pourra rester aussi longtemps qu'elle voudra. Ce que j'ai à faire ici peut ne demander que quelques quarts d'heure ; le reste de mon temps lui appartiendra ; mais voyager, arriver par un temps pareil, faire toilette, figurer à la cour, aller dans le monde, cela est tout bonnement impossible ; ma résolution à cet égard est inébranlable, comme l'a été la vôtre dans des cas analogues.

J'abandonne tout cela à votre amicale direction ; je désire de tout mon cœur voir de près cette femme remarquable et faire sa connaissance, mais je désire tout aussi vivement qu'elle s'impose pour moi ces quelques heures de route. Elle a dû s'habituer en voyage à être moins bien traitée qu'elle ne le sera ici. Dirigez et maniez cette négociation avec votre dextérité délicate et amicale, et envoyez-moi un exprès, dès qu'il y aura du nouveau.

Bonne chance pour les travaux de votre choix qui mûrissent librement dans votre solitude ! Pour moi, je navigue sur une mer étrangère, je serais même tenté de dire que je ne fais qu'y patauger ; car je suis sevré des joies du dehors, sans trouver en moi-même la moindre satisfaction. Mais, puisque notre séjour ici-bas doit être l'image de l'enfer,

263.

Non, ce n'est pas là un premier acte, c'est bien une pièce entière, et, de plus, une pièce excellente. Je vous en félicite de tout cœur, et j'espère voir bientôt la suite. A en juger d'après le premier coup-d'œil, tout est à sa place, ce qui est le grand point quand il s'agit d'œuvres destinées à produire certains effets calculés d'avance. Je n'ai marqué que deux passages. L'un demanderait à être arrondi ; il faudrait, à l'endroit que j'ai indiqué par un trait, ajouter encore un vers, parce que la phrase est coupée trop brusquement.

Voici l'observation que me suggère l'autre : le Suisse n'éprouve pas le mal du pays, parce qu'il entend le ranz des vaches sur la terre étrangère ; car, si je ne me trompe, cet air ne se joue qu'en Suisse. Il souffre plutôt parce qu'il ne l'entend pas, parce qu'il manque à son oreille les sons connus qui charmaient sa jeunesse. Mais je ne prétends pas vous donner cela pour article de foi. Adieu. Continuez à nous charmer par les fruits de vos travaux, et à nous préparer de nouveaux sujets d'admiration ; ne ménagez pas les coups dans les querelles de salon ; tressez une bonne corde de jonc et de roseau, pour donner au moins quelque chose à mâcher à vos adversaires.

Recevez mes salutations bien affectueuses,

Weimar, le 13 janvier 1804.

GOETHE.

264.

C'est une grande consolation pour moi que vous soyez content de mon premier acte ; j'avais besoin de ce témoignage réconfortant dans l'atmosphère étouffante où je vis. Lundi je vous enverrai le *Rütli* ; on est en train de le mettre au net ; on peut le lire isolément, comme un morceau détaché.

Il me tarde bien de vous revoir ; quand donc votre porte se rouvrira-t-elle ?

Aujourd'hui, pour la première fois depuis quatre semaines, j'éprouve le désir de retourner au spectacle. Pendant tout ce temps-ci je n'en ai eu nulle envie, parce que le plus souvent on jouait mes propres élucubrations.

Mme de Staël veut passer encore trois semaines ici ; malgré l'impatience française, elle fera, j'en ai peur, une expérience fâcheuse pour elle ; elle verra que nous autres Allemands de Weimar, nous sommes aussi un peuple changeant, et qu'il faut savoir partir à temps. Envoyez-moi encore quelques lignes à titre de bonsoir.

SCHILLER.

265.

Je vous renvoie le *Rütli*, digne de toute louange. L'idée de constituer immédiatement une fédération est excellente ; cela donne à la fois de la dignité et de l'ampleur à l'action. Je suis très-impatient de

à peine revenir mes forces, bien que la tête soit assez dégagée, et que j'aie tout à fait recouvré l'appétit.

Je suis heureux d'apprendre que vous avez presque achevé de revoir *Goetz de Berlichingen*, et que nous pouvons compter positivement sur cette fête dramatique.

Le comte Gessler est en ce moment à Iéna ; il y restera probablement encore une huitaine de jours. Peut-être vous déciderez-vous à venir une fois pendant son séjour.

Sans doute la critique de Kotzebue par Bode est une méchante affaire ; mais il serait absolument impossible d'entreprendre la publication d'une Revue générale de la littérature, si l'on voulait y regarder de si près. Mon avis serait donc qu'on fit imprimer cet article à la garde de Dieu, *mutatis mutandis*, et surtout en faisant quelques coupures. Cette critique a du moins l'avantage de rappeler les principaux griefs qu'on a contre Kotzebue ; elle est insuffisante, ce qui ne l'empêche pas d'être fondée en raison.

On m'envoie de Berlin les mélodies ci-jointes pour *Guillaume Tell*. Vous voudrez bien les faire jouer une fois par Detouche ou par quelque autre personne, afin de voir ce qu'elles valent.

Chez moi tout le monde va bien ; la famille tout entière vous fait ses meilleures amitiés.

Adieu. Rappelez-moi au souvenir de mes amis ; surtout ne m'oubliez pas auprès de Mme de Stein.

SCHILLER.

270.

J'ai été bien heureux de revoir votre écriture. Votre accident, que je n'ai appris que très-tard, m'a donné des accès d'impatience et de colère ; c'est ainsi que le chagrin se traduit ordinairement chez moi. Je me réjouis de tout mon cœur d'apprendre que vous allez mieux. Tenez-vous bien tranquille par cette chaleur énervante.

Je vous envoie une lettre que Zelter nous adresse à tous deux. C'est une vaillante et riche nature ; cet homme-là aurait dû naître dans un siècle plus rude, sous des papes et des cardinaux. Il fait pitié quand on le voit se morfondre dans ce sable halestant après son véritable élément.

Le comte Gessler vous envoie ses meilleures amitiés. Si c'est possible, je viendrai à Iéna la semaine prochaine.

En ce qui concerne la critique de Kotzebue, je me range à votre avis. Si vous vouliez consulter le conseiller aulique Eichstaedt, sur cette question, cette cargaison pourrait s'expédier à son tour.

J'apprends avec un vif plaisir que les vôtres, grands et petits, se portent bien, et je désire me retrouver bientôt auprès de vous.

Mes respects à Mme de Wolzogen,

Weimar, le 5 août 1804.

GOETHE.

271.

Recevez, avec mes souhaits de bonne année, tout un paquet de drames. Comme vous les regarderez sans doute d'un œil favorable, vous voudrez bien consacrer quelques mots à chacun. Nous finirons tout de même par arriver à un résultat. N'est-ce pas qu'Oels n'a pas de rôle dans *Phèdre* ? Il m'a demandé un congé, que je lui accorde d'autant plus volontiers.

Ne m'enverrez-vous pas bientôt quelques actes ? Le terme fatal avance à vue d'œil.

GOETHE.

272.

Dites-moi, bien cher ami, un mot de vous et de vos travaux. J'ai essayé de tâter du grand, du beau monde, mais je ne m'en suis pas très-bien trouvé. Me voilà de nouveau consigné pour quelques jours au moins. Aussi vous serai-je reconnaissant si, du haut de votre donjon, vous m'envoyez un rayon de solcil ; en même temps je voudrais vous demander si votre dame consentirait à venir demain matin

fêter le jeudi avec ses amies. Bonne santé ; que la muse vous soit favorable !

Le 9 janvier 1805.

GOETHE.

J'apprends à l'instant que Son Altesse nous honorerait demain de sa présence. Vous seriez bien aimable si vous vous décidiez à venir, et à être de la fête.

273.

Le 14 janvier 1805.

Je suis désolé d'apprendre que vous gardez la maison malgré vous. Malheureusement nous avons lieu de nous plaindre de notre santé tant que nous sommes ; mais le moins malheureux est encore celui qui s'est familiarisé à la longue avec l'habitude de souffrir. Je suis très-content d'avoir pris et exécuté la résolution de traduire une œuvre étrangère. Du moins j'ai produit quelque chose pendant ces tristes jours ; j'ai vécu, j'ai agi : tout n'est donc pas perdu. Je vais consacrer la semaine prochaine à tâcher de me mettre dans la disposition d'esprit nécessaire pour composer mon *Démétrius*. Réussirai-je ? J'en doute. Si j'échoue, il faudra que je déterre une nouvelle occupation à moitié mécanique.

Je vous envoie ce qu'il y a de recopié ; demain Rudolph finira de mettre tout au net.

Veuillez revoir ces premières feuilles, les con-

fronter de temps à autre avec l'original, et marquer au crayon les passages dont vous ne serez pas satisfait. J'aimerais à être en règle le plus tôt possible, c'est-à-dire avant que l'on commence à copier les rôles.

Si l'on attaque ce travail après-demain, la lecture pourra avoir lieu dimanche; nous aurions donc encore dix jours devant nous jusqu'au 30.

Le duc me permet de lire les *Mémoires de Marmontel* que vous avez entre les mains. Veuillez donc me les envoyer, si vous n'en avez plus besoin.

Hier encore, la grande-duchesse parlait avec beaucoup d'intérêt de la lecture que vous avez faite récemment. Elle se réjouit d'assister encore à plus d'une séance de ce genre.

Adieu. Donnez-moi bientôt de vos nouvelles

Si vous n'étiez pas d'humeur à lire les feuilles que je vous envoie, vous m'obligeriez en me les retournant aussitôt; cela me donnerait le temps de les faire recopier.

SCHILLER.

274.

Soit que, d'après l'ancienne école, les *humores peccantes* se promènent dans le corps, soit que, d'après la doctrine moderne, les parties relativement plus faibles soient en *désavantage*, toujours est-il que chez moi c'est tantôt une partie et tantôt une autre qui cloche. Le mal est sorti des intestins pour gagner le diaphragme, envahir ensuite la

poitrine, passer dans le cou et se jeter enfin sur l'œil, où sa présence est plus désagréable que partout ailleurs.

Je vous remercie d'avoir bien voulu assister à la représentation d'hier. Comme la pièce a été favorablement accueillie, on pourra y faire encore mainte correction nouvelle; car je l'ai déjà retouchée en différents endroits. Le grand point, à mes yeux, c'est d'atténuer et de gazer ce qui choque encore trop ouvertement la bienséance, et d'introduire dans la pièce, en la remaniant, un peu plus de gaité, d'intérêt et de sentiment. Les quelques répétitions en chambre auxquelles j'ai assisté m'ont suggéré plus d'une idée nouvelle. Je vous enverrai à l'occasion l'exemplaire destiné au théâtre; ainsi vous serez, dès à présent, à même d'apprécier les changements indiqués ci-dessus, et de me donner votre avis au sujet d'autres corrections à faire. On pourra aussi pousser davantage les acteurs, la chose en vaut la peine; car il est plus important qu'on ne croit d'avoir une pièce de plus au répertoire.

Je vais m'occuper incessamment du *Général citoyen*. J'avais songé un moment à supprimer tout à fait la figure solennelle du gentilhomme; mais il faudrait qu'il me vînt une idée heureuse pour réunir à la fin tous les éléments contraires au moyen d'une bonne bourde, afin de se dispenser de recourir au *Deus ex machinâ*. Il faudrait examiner cela à l'occasion.

Comme Œls doit rester en congé jusqu'au 26, il faudra sans doute s'en tenir à la première distribution des rôles. Apprenez-moi, je vous prie, où vous

en êtes, et quand vous pensez pouvoir faire l'épreuve de la lecture.

Comme je suis encore condamné à garder la maison pendant quelque temps, vous trouverez peut-être dans l'après-midi un moment pour venir me voir. Je vous enverrais ma voiture.

Adieu. Tâchez de trouver quelques idées nouvelles,

GOETHE.

275.

Vous savez vous-même que, lorsque l'idée m'es-venue de faire cette traduction, j'ai compté sur Mme Becker, et si bien compté sur elle que, pour lui donner un beau rôle, j'ai choisi *Phèdre* de préférence à *Britannicus*; aussi vous figurez-vous sans peine combien je dois trouver étranges les bruits qu'on fait circuler. Je ne sais vraiment pas ce qui peut avoir donné naissance à ces commérages, à moins que ce ne soit le fait suivant. Quand Cels, avant de partir pour Berlin, me demanda si j'avais des commissions pour cette ville, je lui dis que je travaillais à une pièce où il y aurait un rôle intéressant pour Mme Unzelmann. Comment a-t-on pu en conclure que Mme Unzelmann allait venir jouer ce rôle ici? Je n'y comprends rien.

Dieu merci, tout se passe sans accident fâcheux pour mes enfants; et ils iront de nouveau bien dans quelques jours, je l'espère. Moi, je ne suis pas encore délivré de mon catarrhe, bien que le mal ait diminué. Les *Mémoires* de Marmontel

m'intéressent beaucoup ; surtout les événements qui amènent la Révolution sont supérieurement racontés. J'aurai grand plaisir à m'entretenir avec vous de Necker, quand nous nous reverrons ; car je suis sûr que vous le connaissez par ses écrits, et que vous savez jusqu'à quel point ce qu'en dit Marmontel est vrai.

SCHILLER.

276.

Je vous renvoie en attendant ce que j'ai lu du *Neveu de Rameau* ; vous recevrez le reste demain. J'ai trouvé fort peu de remarques à faire ; encore doit-il y avoir dans le nombre plus d'un détail qui n'a frappé que moi.

J'ai regardé avec soin si la traduction du français *vous* par *ihr* n'était pas quelquefois inconvenante ; mais je n'ai rien remarqué de ce genre. En tout cas cela valait mieux que d'employer *sie*.

Pour ce qui concerne la décence, je n'ai pas grand'chose à dire. A tout hasard on pourrait se contenter des lettres initiales pour les mots trop libres, et respecter ainsi la bienséance sans sacrifier la chose elle-même.

Ma maison continue de ressembler à un hôpital ; cependant le médecin nous rassure au sujet de l'indisposition du petit, et nous promet que cela ne sera rien.

Seriez-vous disposé à vous occuper un peu de *Phèdre* ? Je ne veux parler que de la direction des acteurs ; il faudrait peut-être surtout tâcher d'ame-

ner Hippolyte sur la bonne voie. L'autre jour, en lisant son rôle, il mettait trop de violence dans son débit ; il croit être fort et pathétique en exagérant le ton.

Adieu. Puissions-nous vous voir apparaître bientôt comme un bon génie !

SCHILLER.

277.

S'il ne vous répugne pas d'écrire quelques mots, dites-moi donc comment vous vous portez. Je ne puis rien apprendre de positif sur votre compte, malgré tout l'intérêt que je vous porte.

Quant à moi, j'ai retrouvé le calme, le repos et la liberté d'esprit. Mais je ne puis encore rien produire, ce qui me contrarie un peu, car je voudrais me débarrasser de l'étude sur Winckelmann.

Qu'il me tarde de vous revoir ! A bientôt, j'espère.

Le 22 février 1805.

GOETHE.

278.

22 février 1805.

Je suis heureux de revoir quelques lignes de votre main : je me reprends à espérer, et à croire que notre bon vieux temps reviendra, bien que parfois je me dise que c'est bien fini. Les deux assauts que j'ai eu à supporter dans l'espace de

sept mois m'ont ébranlé jusque dans les racines de l'existence ; j'aurai de la peine à me remettre.

Il est vrai que mon mal actuel semble n'avoir été causé que par l'épidémie régnante ; mais la fièvre était si forte, et elle m'a surpris dans un tel état d'affaiblissement que je suis abattu comme si je venais de faire la maladie la plus grave. J'ai surtout de la peine à triompher d'une espèce de découragement qui, dans ma situation, est le pire des maux.

Il me tarde de savoir si le manuscrit du *Neveu de Rameau* est à l'impression. Goeschen ne m'en a rien dit ; du reste, depuis quinze jours je ne sais plus ce qui se passe dans le monde.

Puisse votre santé se rétablir de jour en jour, d'heure en heure, et la mienne aussi ! Puissions-nous avoir bientôt la joie de nous revoir !

SCHILLER.

279.

Je vous envoie le *Neveu de Rameau*, avec prière de l'expédier demain par la malle-poste à Leipzig. Vous voudrez bien avoir la bonté de garantir le manuscrit par une solide couverture. Il peut s'expédier tel qu'il est ; mais il faudra retoucher plus d'un endroit quand il reviendra de l'impression. Mettre la dernière main à un travail de ce genre, ce n'est pas l'affaire d'un convalescent.

Quand j'aurai terminé l'essai sur Winckelmann, je verrai s'il me reste assez de temps et de courage pour ajouter à la traduction du *Neveu de Rameau*

mes remarques littéraires par ordre alphabétique.

J'ai joint au manuscrit quelques indications qui pourront guider un peu l'imprimeur.

Pour toutes sortes de bonnes raisons je serais bien aise de lire *Phèdre*.

Au reste, il faut nous résigner, et faire ce qui est faisable, en attendant mieux. Je sors tous les jours en voiture et refais peu à peu connaissance avec le monde.

J'espère vous voir bientôt, et je souhaite de vous trouver plus vaillant.

GOETHE.

Je vous envoie ci-joint les gravures pour le *Tell*, et quelques nouveautés de différents genres.

280.

Comme vous aimez sans doute à lire dans la situation où vous êtes, je vous envoie un paquet respectable de journaux littéraires et nos *Winckelmannia*, etc., que vous ne connaissez pas encore, je crois. Je me suis égaré de nouveau dans la littérature française, afin d'arriver à compléter les notes que vous savez ; je finirai bien par obtenir un résultat.

Mon état semble s'améliorer. Et le vôtre ? Je soupire après le moment où je pourrai vous revoir.

Le 26 février 1805.

GOETHE.

281.

J'ai lu avec grand plaisir la série des comptes-rendus esthétiques que vous m'avez envoyés ; on reconnaît du premier coup de quelle plume ils sont sortis. Si vous pouviez vous décider à faire quelquefois des excursions de ce genre dans le domaine de la critique, quand même vous ne procéderiez que par boutades, vous rendriez grand service à la bonne cause en général, et à la *Gazette d'Iéna* en particulier. C'est précisément cette façon créatrice de reconstruire un ouvrage et de ressusciter un auteur, cette indication précise des points saillants qui manque dans toutes les critiques, et c'est pourtant le seul moyen d'arriver à un résultat.

En même temps ces comptes-rendus sont écrits dans un style agréable et enjoué qui charme le lecteur. Vous devriez passer en revue le théâtre de Kotzebue, et faire sur ce sujet une série d'articles conçus dans le même esprit et écrits dans le même ton ; cela ne vous coûterait que la peine de dicter, et vous fournirait, j'en suis sûr, des saillies non moins heureuses que celles du philistin de Nuremberg, qui a conscience de sa haute valeur.

J'aimerais bien lire le *Dimanche matin* dans une langue poétique à la fois pure et littéraire, parce que le dialecte allemanique est toujours un peu embarrassant à lire. Ce petit poème est un vrai bijou ; il est écrit avec un charme irrésistible.

Merci pour les lettres de Winckelmann. Cette lecture tombe bien à propos pour hâter ma conva-

284.

Je vous communique ce qu'on m'a envoyé hier de Leipzig. Goeschen semble renoncer à mes notes, alors que moi-même je n'avais cessé d'y travailler. Les voici.

Ayez la complaisance de les lire et de souligner ce que vous y trouverez de trop paradoxal, de trop risqué et de trop maigre, afin que nous puissions en causer. Mon avis serait qu'on revît à fond, avant de les envoyer à l'impression, les feuilles dont il s'agit, bien qu'elles n'épuisent pas même la moitié des noms qui figurent dans le dialogue ; car les points essentiels qu'il faut mettre en lumière, y sont déjà traités. Le reste a un caractère plus accidentel et plus biographique ; nous sommes trop éloignés du temps et des lieux pour pouvoir entrer dans des détails précis et complets. Les noms d'artistes dramatiques, tels que ceux de La Clairon, de Prévile, de Dumesnil, sont déjà connus, et n'ont d'ailleurs pas très-grande importance dans le dialogue. Bref, je le répète, ayez la bonté de lire ces feuilles, d'examiner la question, et d'en conférer avec moi l'un de ces jours.

Adieu ; recevez mes meilleures amitiés.

Weimar, le 23 avril 1805.

GOËTHE.

285.

Vos notes sont excellentes ; on peut les lire indépendamment du texte, qu'elles éclairent d'ailleurs

d'une lumière très-vive. Ce que vous dites du goût français, des auteurs et du public en général, vos rapides digressions sur l'Allemagne, tout cela est aussi heureux et aussi juste que vos remarques sur la musique et les musiciens, sur Palissot et sur d'autres, sont un commentaire judicieux et instructif de l'œuvre traduite. La lettre de Voltaire à Palissot et le passage où Jean-Jacques parle de Rameau font très-bon effet.

J'ai trouvé peu d'observations à faire ; mes critiques ne portent d'ailleurs que sur l'expression. J'excepte pourtant un court passage sur l'article *Goût*, que je n'ai pas trouvé tout à fait irréprochable.

Comme ce travail me semble achevé, il s'agirait de savoir si l'on ne pourrait pas l'expédier par le courrier de demain. J'y ai trouvé quinze articles qui ont par eux-mêmes un intérêt suffisant, il n'en aurait fallu que la moitié pour justifier ces annotations. J'évalue le tout à trois feuilles d'impression au moins ; ce qui peut s'appeler une assez belle abondance de matières.

Bonne santé ; puisse le mieux continuer toujours ! N'oubliez pas de m'envoyer *Elpénor*.

Le 24 avril 1805.

SCHILLER.

286.

Weimar, avril 1805.

Vos lignes de Voltaire terminent les notes d'une manière très-agréable, vous renvoyez le lecteur avec une bonne provision d'idées pour la route.

Pourtant c'est précisément sur ce dernier article que je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous ; je n'admets pas entièrement l'énumération des qualités qu'il faut pour faire un bon écrivain, ni l'application que vous en faites à Voltaire.

Il est vrai que l'énumération de ces qualités ne doit être qu'un détail empirique des épithètes qu'on se sent disposé à employer quand on lit les bons écrivains ; mais quand ces qualités sont enfilées l'une à la suite de l'autre, on est tout surpris de voir les genres et les espèces, les couleurs principales et les nuances figurer sur la même ligne. Du moins j'aurais évité dans cette liste les termes généraux et compréhensifs, tels que *génie, intelligence, esprit, style, etc.*, et je me serais renfermé dans un cercle d'expressions restreintes et de nuances spéciales.

Ensuite je trouve qu'il manque à votre liste certaines qualités particulières, telles que : *caractère, énergie, chaleur*. Ce sont elles précisément qui font la valeur et la force de tant d'écrivains ; or il n'y a pas moyen de les faire rentrer dans celles que vous avez mentionnées. Sans doute il sera difficile d'assigner un caractère défini à ce Protée qu'on appelle Voltaire.

Par contre, en refusant à Voltaire la *profondeur*, vous avez mis le doigt sur un des grands défauts de cet écrivain. Pourtant vous auriez bien fait, selon moi, de parler de cette heureuse simplicité que nous appelons *Gemüth*, et qui manque à Voltaire aussi bien qu'à tous les Français en général. Je cherche en vain dans votre énumération la *tendre naïveté* et le *cœur* ; sans doute les qua-

lités sont contenues, en partie du moins, dans d'autres que vous citez ; mais les mots qui les désignent n'ont plus tout le sens qu'on y attache d'ordinaire.

Enfin je livre à vos réflexions la question suivante : Louis XIV, qui, au fond, était un caractère très-faible, qui personnellement n'a jamais accompli de grands exploits guerriers, et dont l'orgueilleuse puissance n'était, après tout, que l'œuvre de deux grands ministres qui avaient gouverné la France avant lui et qui lui avaient frayé la voie, Louis XIV représente-t-il plus que Henri IV le caractère du souverain français ?

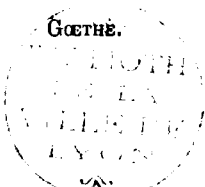
Ce *heteros logos* m'est venu à l'esprit pendant que je lisais vos notes ; je n'ai pas voulu le garder pour moi.

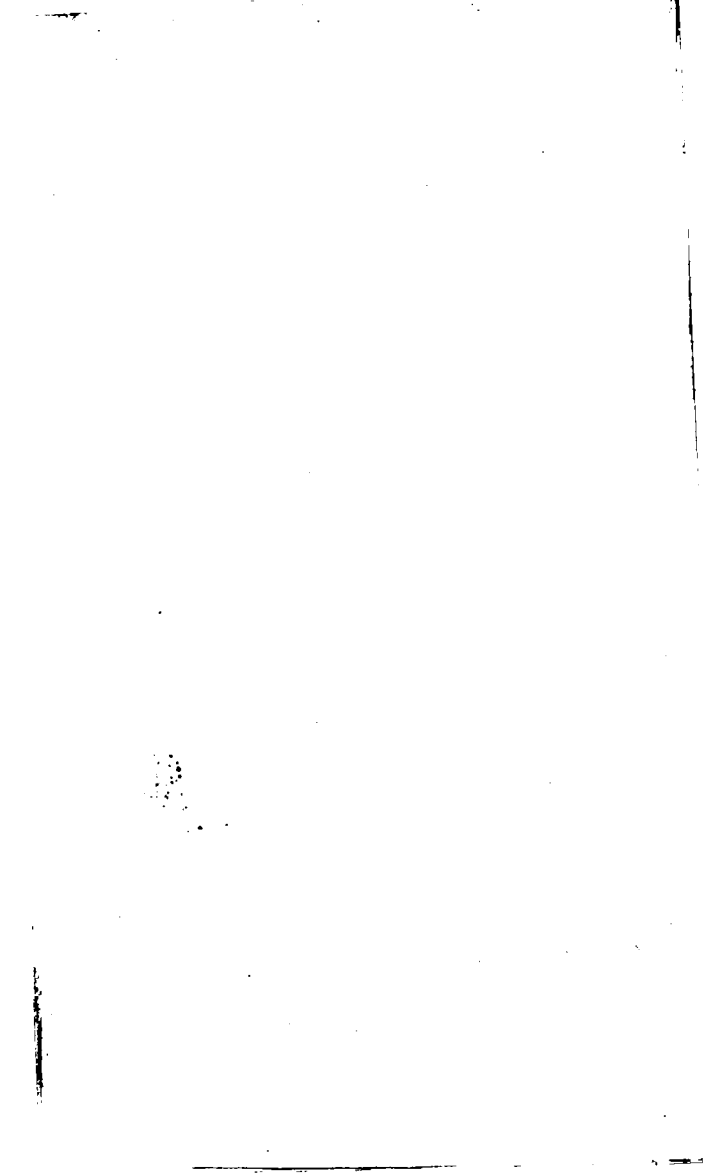
SCHILLER.

287.

Ayez la bonté d'envoyer à Leipzig la petite note que voici ; vous voudrez bien aussi lire à l'occasion le présent essai sur l'histoire des couleurs. Gardez le manuscrit jusqu'à ce que je vous envoie la fin de ce chapitre. En tête se trouve un petit aperçu de l'ensemble.

FIN.







LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{ie}

TRADUCTIONS FRANÇAISES
D'AUTEURS CLASSIQUES ALLEMANDS

FORMAT IN-16, BROCHÉ.

Le nom du traducteur est entre parenthèses.

- Auerbach.** *Choix de récits villageois de la Forêt-Noire.* (M. LANG). 1 vol..... 3 fr. 50
- Benedix.** *Le procès.* (Mme BOULLENOT), avec le texte. 1 vol. 75 c.
— *L'entêtement.* (M. LANG), avec le texte. 1 vol..... 75 c.
- Chamisso.** *Pierre Schlemihl.* 1 vol.... 1 fr.
- Goethe.** *Campagne de France.* (M. PORCHAT), 1 vol... 2 fr.
— *Faust*, 1^{re} partie. Traduction de (M. PORCHAT, revue par M. BUCHNER). 1 vol..... 2 fr.
— *Hermann et Dorothee.* (M. BENJAMIN LÉVY), avec le texte. 1 vol. 1 fr. 50
— *Iphigénie en Tauride.* (M. B. LÉVY), avec le texte. 1 vol. 2 fr.
— *Le Tasse.* (M. Jacques PORCHAT), avec le texte. 1 vol. 2 fr.
- Hauff.** *Lichtenstein.* (M. DE SUCKAU). 1 vol..... 1 fr. 25
- Krummacher.** *Paraboles.* (Abbé BAUTAIN). 1 vol. 1 fr. 75
- Lessing.** *Dramaturgie de Hambourg.* (M. DESFEUILLES), avec le texte. 1 vol..... 3 fr.
— *Lettres sur la littérature moderne et lettres archéologiques.* (M. COTTLER). 1 vol..... 2 fr. 50
— *Laocoon.* (M. COURTIN). 1 vol..... 2 fr.
— *Minna de Barnhelm.* (M. LANG). 1 vol. 2 fr.
- Niebuhr.** *Histoires tirées des temps héroïques de la Grèce.* (Mme KOCH), avec le texte. 1 vol..... 1 fr. 75
- Schiller.** *Histoire de la guerre de Trente ans.* (M. Ad. REGNIER). 1 vol..... 3 fr. 50
— *Histoire de la Révolte des Pays-Bas.* (M. Ad. REGNIER.) 1 vol..... 3 fr.
— *Guillaume Tell.* (M. FIX), avec le texte. 1 vol..... 2 fr. 50
— *La fiancée de Messine.* (M. Ad. REGNIER), avec le texte. 1 vol..... 2 fr.
— *Jeanne d'Arc.* (M. Ad. REGNIER). 1 vol..... 2 fr.
— *Marie Stuart.* (M. FIX), avec le texte. 1 vol..... 4 fr.
— *Wallenstein.* (M. Ad. REGNIER). 1 vol..... 3 fr.
- Schiller et Goethe.** *Extraits de leur correspondance.* (M. B. LÉVY). 1 vol..... 3 fr. 50
- Schmid.** *Cent petits contes.* (M. SCHERDLIN). 1 vol..... 2 fr.